

*Deuxième séance du séminaire : Le Séminaire II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, de J. Lacan*

### **Séparation de plan : l'épistémè et l'orthodoxa**

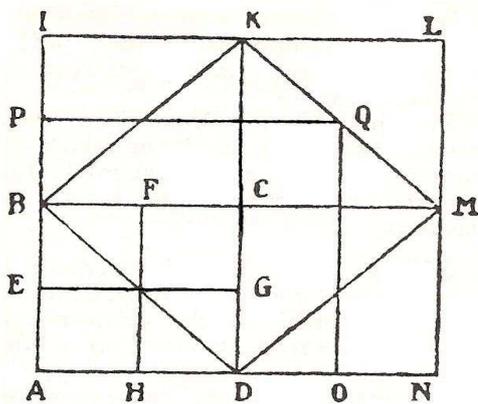
L'expérience psychanalytique a produit un changement de perception de l'homme vis-à-vis de lui-même. Elle a introduit une différence entre deux plans dont l'un est décentré par rapport à l'autre. Avant les avancées de la psychanalyse, il y avait fusion entre eux. Néanmoins, nous retrouvons dans l'histoire de la pensée des exceptions, parmi lesquelles Lacan nomme Platon et Rochefoucault.

Pour le développement de cette partie, nous allons prendre en compte seulement le premier. Le Ménon sera le texte de ce philosophe qui occupera notre recherche.

Socrate rencontre Ménon, eromenos de Aristippe et élève de Gorgias. Le dialogue commence avec une simple question posée par Menon à Socrate, qui était souvent posée à l'époque: est-ce que la vertu peut être enseignée ? Socrate répond de ne pas le savoir, et de ne pas savoir ce qu'est la vertu. Avant de se poser la question si quelque chose peut être enseignée ou pas, il faut savoir ce que c'est ce quelque chose. Ménon répond que ce n'est pas difficile de savoir ce qu'est la vertu, et il énonce une série de vertu, plutôt qu'en donner une définition. Ce n'est pas ce que Socrate voulait savoir. Il s'agit de rechercher ce qui est en commun dans ces différentes vertus que Ménon vient d'énoncer. Ménon tente de donner une première définition : la vertu est pouvoir commander aux hommes. Mais Socrate lui fait remarquer que la définition est incomplète, parce qu'il ne tient pas compte avant tout de ceux qui n'inspirent pas à devenir des commandants, et ensuite parce qu'on peut aussi commander injustement. Pour l'aider à trouver une définition, Socrate propose une méthode mathématique. Savoir ce que c'est la vertu c'est comme savoir ce que c'est qu'une figure sans tenir compte que ce soit un cercle ou un carré. Ménon retente le coup en avançant une nouvelle définition sans obtenir à nouveau l'approbation de Socrate.

Découragé, Ménon se lamente que la discussion en cours ne produit que des doutes. Socrate, se justifie en disant que s'il provoque le doute c'est parce qu'il doute lui aussi. Ménon demande alors, avec la méthode des sophistes, comment peut-on chercher la figure si nous ignorons ce qu'elle est (se nous le savons c'est inutile de la chercher, si nous la cherchons

nous ne savons pas, si nous ne savons pas nous ne pouvons pas la trouver). Cette objection, chère au sophiste, inclus un problème assez important qui est celui de l'origine de la connaissance. Socrate répond au sophisme par le mythe de l'anamnèse. Dans une période antérieure à la vie terrestre, l'âme a tout appris et lorsqu'elle se retrouve dans un corps elle oublie tout. Mais il suffit de poser les bonnes questions pour que les connaissances lui reviennent en tête, parce que savoir quelque chose n'est que se rappeler de ce quelque chose. Cette explication est mise à l'épreuve avec l'exemple du sert de Ménon. Socrate demande au sert de doubler la superficie d'un carré ABCD.



Le sert répond, d'une manière intuitive, qu'il suffit de doubler la hauteur du carré. Mais Socrate lui fait remarquer qu'en doublant la hauteur nous obtenons un grand carré (AILN) qui est quatre fois la superficie du premier carré et non deux fois. A travers une série de questions, Socrate obtient finalement la réponse attendue. Ainsi, Socrate ne fait que rappeler à la mémoire du sert un savoir qui était déjà présent. Le savoir se forme déjà à partir du non-savoir parce que le non-savoir le contient. Cela est la racine de la maïeutique.

Un rapprochement avec la psychanalyse est possible à partir du moment que nous assimilons ce lieu, où gît le non-savoir pouvant devenir un savoir, à l'inconscient. La maïeutique serait alors le travail psychanalytique de rendre conscient ce qui est de l'ordre de l'inconscient. Le soir avant cette deuxième séance du séminaire, Koyré avait fait une conférence lors de laquelle il assimile le dialogue platonicien et la maïeutique socratique à l'analyse. O. Mannoni n'est pas d'accord sur une telle comparaison car la vérité qui est en jeu dans la maïeutique est une vérité de science naturelle, tandis que dans l'analyse il s'agit plutôt d'une vérité historique. Le rapprochement entre la maïeutique et l'analyse reste valable si nous tenons compte seulement du processus, c'est-à-dire du passage du non-su au savoir. Mais pour Lacan, le but du Ménon et l'intérêt de ce texte pour un psychanalyste se trouvent ailleurs. Tout le développement de cette première partie du Ménon est infécond quant à la recherche d'une réponse à la question qui a animé le dialogue, à savoir « est-ce que la vertu peut être enseignée ? ». Le reste du dialogue mène le lecteur à comprendre que cette première partie se

déroule sur le terrain de l'épistémè<sup>1</sup> et la deuxième partie se déroule sur un autre terrain. A la fin du dialogue, il apparaît évident que toute l'expérience humaine ne peut être abordée par le seul biais de l'épistémè. Voilà la direction qui semble essentielle à Lacan pour comprendre le but du Ménon et à laquelle le psychanalyste doit porter tout son intérêt et sa réflexion. Mais il y a tout même un point dans cette première partie sur lequel Lacan s'arrête dans un deuxième temps. Reprenons le dialogue entre Socrate et l'esclave. La première réponse de l'esclave est fautive. En procédant par l'équivalence  $A/B = C/D$ , il croit qu'en doublant le côté on double la surface. Cela le mène mathématiquement à l'erreur. L'esclave procède sur un plan purement intuitif. Malgré les connaissances qu'il a accumulées dans sa vie antérieure, sans l'apport de Socrate il n'arrive pas à la solution. Quoique l'esclave se rende compte que la surface construite à partir du doublement du côté de 2 est double de ce qu'on aurait voulu obtenir, c'est à partir du moment que Socrate lui montre qu'il faut ôter les quatre coins du grand carré que l'esclave arrive à la solution attendue. Le carré obtenu est bien 8, à savoir la moitié de 16, mais les surfaces obtenues sont quatre. Ces quatre surfaces sont obtenues grâce à un élément irrationnel « racine de 2 » qui n'apparaît pas dans le dialogue de Platon mais qu'il est pourtant bien présent. Il y a là un saut, une faille entre les apports intuitifs que l'esclave amène (équivalence  $A/B = C/D$  ; lorsque l'esclave se rend compte que la surface construite à partir du doublement du côté de 2 est double de ce qu'on aurait voulu obtenir ; etc.) et les questions de Socrate qui mènent l'esclave à la solution nécessitant un élément non-intuitif. Lacan voit là un saut, une faille entre le registre de l'imaginaire et du symbolique. Plus précisément, c'est dans cette faille qui s'ouvre au niveau du système imaginaire, intuitif que se situe la nature du symbolique. Tout ce séminaire sera une enquête sur l'autonomie de ce système symbolique qui s'inscrit dans cette faille du moi. Le propre de ce système symbolique est de se cristalliser et de devenir éternel : lorsqu'un savoir se constitue, il existe là depuis toujours. Le savoir, dans son mouvement de constitution, oublie la fonction créatrice de la vérité sous sa forme naissante. La deuxième partie du Ménon s'occupe de cette fonction créatrice de la vérité dont le savoir est là pour l'occulter.

Ménon, convaincu désormais que chercher ce que l'on ne connaît pas est possible, répète sa première question. Quoique Socrate veuille continuer à enquêter sur ce qu'est la vertu, il accepte de contenter Ménon et répondre à sa question en procédant par hypothèse. Ils entament la deuxième partie avec une question que Socrate voulait laisser en dernier lieu et ils mettent de côté la question (qu'est-ce que la vertu) qui était par contre au centre de la première partie. Ici, Socrate veut procéder par hypothèse, alors que dans la première partie, il avait proposé un procédé mathématique. Si la vertu a certaines qualités, ou en d'autres termes elle est connaissance, alors elle peut être enseignée. Dans le cas contraire non. Il commence par accepter que la vertu soit un bien, et dans l'acquisition du bien l'âme ne peut qu'être guidée par la raison et par la science. Sous cet aspect, la vertu semble pouvoir être enseignée.

---

<sup>1</sup> Du grec épistémè « connaissances scientifiques ».

Socrate pose une autre question : où se trouvent les enseignants de la vertu ? Ici le raisonnement tient compte de l'existence, alors que dans la première partie tout le raisonnement devait s'abstenir au cas particulier et à l'existence. A ce moment là, un autre personnage, Anytos, participe au dialogue. Socrate veut savoir son avis sur cette nouvelle question. Après une série de questions et de réponses, ils arrivent à conclure qu'il n'y a pas d'enseignants de vertu. Anytos s'en va en disant à Socrate de faire attention aux dangers auxquels il s'expose. Socrate reprend la discours avec Ménon, et ensemble, ils concluent que, étant donné qu'il n'y a ni enseignants ni écoliers, la vertu n'est pas une science et ne peut donc être enseignée. En continuant l'enquête, ils conviennent qu'il n'y a pas seulement la science qui peut conduire en bien les actions humaines, mais il y a aussi l'opinion vraie. Socrate démontre que l'opinion vraie peut être un guide aussi bien fiable que la science. La différence entre les deux, c'est que l'opinion vraie est déliée et instable, en revanche la science est liée dans ses déductions par un principe de causalité. Ce qui veut dire que l'une peut être enseignée et que l'autre ne se trouve auprès de l'homme que par un don divin. Mais savoir comment la vertu se génère chez les hommes nécessite d'enquêter sur ce qu'elle est. Le dialogue s'arrête ici, là où il avait commencé...

Dans la première partie du dialogue, le déroulement du raisonnement se situe sur le plan de l'épistémè. Il s'ensuit une façon de procéder qui est propre à ce plan : définition, raisonnement mathématique, etc. Dans la deuxième partie du dialogue, le déroulement du raisonnement se situe sur le plan de l'orthodoxa<sup>2</sup> où le raisonnement suit d'autres façons de procéder : par hypothèses, il tient compte de la particularité et de l'existence, etc. Il y a là séparation de plan, dont l'un est décentré par rapport à l'autre. Le plan de l'opinion vraie était décentré par rapport à l'épistémè parce qu'à cette dernière on lui accordait beaucoup plus d'intérêt, d'attention, d'importance. La vertu, un argument qui est au cœur de la philosophie de Platon, ne peut pas être enquêtée et ne peut pas être prise par les filets de l'épistémè, de la science. A une époque de pensée où surgit la science, un autre plan se détache, se sépare. Dans le Ménon, cet autre plan, quoique décentré, n'a pas moins d'importance que celui de l'épistémè.

Ce dialogue nous montre que l'épistémè ne peut pas recouvrir toute expérience humaine. Il nous montre qu'une partie de l'expérience humaine est recouvert par un savoir caractérisé par des connexions liées, stables, fixes. Dans ce cas-ci, la vérité est collée au savoir. La fonction créatrice de la vérité se situe sur l'autre partie de l'expérience humaine, vouée beaucoup plus à l'acte<sup>3</sup>. Ici, l'opinion vraie, qui est déliée et instable, est en deçà du savoir ; elle peut le précéder, mais elle ne coïncide pas avec le savoir. L'opinion vraie se différencie du savoir qui est coupé de sa vérité naissante. Il y a là une autre séparation de plan : entre le plan de la vérité et le plan du savoir. Dans ce séminaire, Lacan ne montre pas cette séparation, mais il le

---

<sup>2</sup> Du grec orthodoxa « opinion vraie ».

<sup>3</sup> Le terrain de l'orthodoxa est celui auquel le politicien ne peut échapper, lequel est toujours confronté à l'acte.

fera dans les séminaires avenir. Par la suite, il isolera de ce plan de l'opinion vraie un nouveau type de savoir propre au psychanalyste qui sera le champ de la topologie. Nous retrouvons d'une manière explicite le développement de ce prolongement dans l'étourdit<sup>4</sup> où il avance un progrès sur l'opinion vraie du Ménon. Ce progrès<sup>5</sup> sur le Ménon consiste dans le fait que la topologie assure la possibilité de transformer une structure dans une autre à travers la fonction de la coupure. La coupure fait passer d'un dit à l'autre dit, et elle a donc la même fonction du dire.

Le plan de l'orthodoxa est celui auquel le psychanalyste doit non seulement s'intéresser mais aussi bien sur lequel s'entraîner. Il est celui qui coïncide le plus avec la pratique psychanalytique. Ce qui ne veut pas dire que l'autre plan lui est complètement étranger, mais il doit savoir que ce n'est pas la dimension dans laquelle il opère : « Tout ce qu'on vous enseigne sous une forme plus ou moins pré-digérée dans les prétendus instituts de psychanalyse – stade sadique, anal, etc. . – tous ça est bien entendu fort utile, surtout à des gens qui ne sont pas analystes. Il serait stupide qu'un psychanalyste les néglige systématiquement, mais il faut qu'il sache que ce n'est pas la dimension dans laquelle il opère. Il doit se former, s'assoupir dans un autre domaine que celui où se sédimente, où se dépose ce qui dans son expérience se forme peu à peu de savoir<sup>6</sup> ».

A travers cette référence au Ménon, Lacan nous donne aussi les premières indications où pouvoir situer un certain discours autour du moi qui sera développé tout au long de ce séminaire. Les formes de liaisons propres à l'épistémè, où le savoir est lié par une cohérence formelle, seront à chercher dans « Au-delà du principe du plaisir ».

Lors de ces premières séances, Lacan dégage trois notions à partir desquelles il peut bâtir son séminaire sur le moi : décentrement<sup>7</sup>, vérité, faille.

La notion de faille nous semble particulièrement importante pour situer tout un développement sur le moi. C'est à partir de cette faille au niveau du moi où s'inscrit le système symbolique que l'enquête sur l'autonomie du système symbolique prend toute son importance pour développer un discours autour du moi. C'est pour cette raison que ce séminaire peut, ou plus précisément doit être lu d'un point de vue symbolique et cela en dépit du titre qui serait là plus à évoquer une lecture d'un point de vue imaginaire.

A la fin de ces premières séances, Lacan nous donne la liste des textes de Freud qui doivent être lus pour poursuivre ce séminaire :

- Les lettres à Fliess et l'esquisse ;
- L'interprétation des rêves, et en particulier le chapitre « Psychologie des processus du rêve ;

---

<sup>4</sup> Lacan J, L'étourdit, dans « Autres écrits », Seuil, Paris, 2001, p. 481 : « On ne peut nier qu'il y ait là progrès sur ce qui du Ménon en reste en questionner de ce qui fait l'enseignable... »

<sup>5</sup> Lacan J, L'étourdit, dans « Autres écrits », Seuil, Paris, 2001, p. 481-482.

<sup>6</sup> Lacan J., Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Le Séminaire Livre II, Seuil, Paris, 1978, p. 30.

<sup>7</sup> Le décentrement a été l'argument de notre première séance de séminaire tenue par P. Dyck.

- Les textes concernant la seconde métapsychologie : « Au-delà du principe du plaisir », « Psychologie collective et analyse du moi » et « Le moi et le Ça »<sup>8</sup> ;
- D'autres articles conseillés : « Névrose et psychose », « La fonction du principe de réalité dans la névrose et la psychose », « Analyse terminable et interminable ».
- Le dernier écrit de Freud : « Abriss der psychoanalyse ».

Lors de notre prochaine séance, nous commencerons la lecture de « Au-delà du principe du plaisir ».

---

<sup>8</sup> Ces écrits se trouvent dans « Essais de psychanalyse », S. Freud, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1981.